

Nous n'en avons entrepris la traduction que dans l'espoir de faire participer un peu notre pays au bien merveilleux que le R. P. Furniss a opéré, pendant sa vie, en Angleterre et en Irlande. Depuis sa mort arrivée en 1865, son livre continue à opérer, un bien con-

sidérable dans la Grande-Bretagne et en Amérique, où cet ouvrage obtient le plus grand succès.

Daignent Jésus, l'ami des enfants, l'auguste Vierge Marie et saint Joseph, bénir notre désir et le réaliser !

SCRIPTURÆ SACRÆ CURSUS

AUCTORIBUS

R. CORNELY, I. KNABENBAUER, Fr de HUMMELAUER

aliisque Soc. Iesu presbyteris.

Aliqui Societatis Iesu presbyteri, collatis inter se consiliis. CURSUM edere S. SCRIPTURÆ sibi proposuerunt, qui, latino sermone conscriptus, ad sacros Libros explicandos et vindicandos utilem præbeat materiam scientiæ huius temporis conditioni accommodatam. Ad quem finem Cursum duobus partibus constare voluerunt.

PARS PRIOR exhibebit LIBROS INTRODUCTORIOS, i. e. tractatus illos, qui viam interpretationi aperiunt.

I.—HISTORICA ET CRITICA INTRODUCTIO in Utriusque Testamenti Libros sacros.—Praelationes quas in Germania, in Collegio B. M. V. ad Lacum, et Romæ, in Pontificia Universitate Gregoriana, habebat Rudolphus CORNELY, S. I. Cum approbatione Superiorum. 3 vol. in-8° maiori.

Prelum reliquerunt :

I.—Introductio generalis, sive de U. T. canonicis, textus, interpretationis historia (VIII-742 pp. cum tribus tripartitis tabulis). \$3.00

III.—Introductio specialis in singulos Libros Veteris Testamenti. (VIII-748 pp.).

Sub prelo versatur :

II.—Introductio specialis in singulos Libros Veteris Testamenti (Ct 1000 pp.), in duos tomos distribuitur.

II.—Sequentur tractatus de sacra antiquitate et lexicon antiquitatum biblicarum, lexica linguæ hebraicæ, græcitalis N. T., etc.

PARS ALTERA exhibebit COMMENTARIOS in singulos libros sacros.

Prelum reliquerunt :

I.—COMMENTARIUS IN LIBRUM IOB. Auctore Ios. KNABENBAUER, S. I. Cum approbatione Superiorum. (VIII-472 pp.). \$2.00

II.—COMMENTARIUS IN PROPHETAS MINORES, eodem auctore. Cum approbatione Superiorum, 2 vol. (VIII-488 et VIII-496 pp.). \$3.75

III.—COMMENTARIUS IN LIBROS SAMUELIS SEU I et II REGUM, auctore Fr. de HUMMELAUER, S. I. Cum approbatione Superiorum. 1 vol. in-8° maiori \$1.88

Proximi sequuntur :

COMMENTARIUS IN ISAIAM, auct. I. KNABENBAUER, 2 vol. ;

— **IN LIB. IOS., IUDIC. ET RUTH,** auct. Fr. de HUMMELAUER, 1 vol. ;

— **IN EPISTOLAS APOSTOLICAS,** auct. R. CORNELY, 4 vol.

Et deinde.

COMMENTARIUS IN III. et IV. LIB. REGUM, auct. Fr. de HUMMELAUER, 1 vol. ;

— **IN LIB. PARALIPOMENON,** eodem auctore, 1 vol.

Tomi singuli, nullo certo servato ordine, edentur singulique nisi unius libri sacri commentarium constituunt/separatim veniunt. —Deo favente saltem bona volumina singulis annis in lucem prodibunt.

L'IDÉE DU BEAU

DANS LA

PHILOSOPHIE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

PAR

M. P. VALLET

Prêtre de Saint-Sulpice

Un volume in-12. Prix : 63 cts

INTRODUCTION

I. Le pouvoir des idées est immense. Elles éclairent la plus haute faculté de l'homme, la raison, répondent au plus noble de ses besoins, le besoin de connaître et de savoir. Par la raison elles agissent

sur la volonté, passent de la spéculation dans la pratique. Leur silencieuse et infatigable activité embrasse tout : la conscience et l'opinion publique, l'éducation et les mœurs. Elles font à leur image l'individu et la société.

Puisées à des sources pures, elles sont lumière et vie ; détournées de la vérité, elles plongent l'esprit et le cœur dans la nuit et la mort.

Or, de toutes les idées qui passionnent les mortels, une des plus attachantes, des plus puissantes et des plus fécondes, est sans contredit l'idée du beau.

Idee populaire autant que scientifique, élevée autant qu'attrayante. Elle nous fait jouir de la plus douce vision, et les sentiments qu'elle excite en notre âme comptent parmi les plus purs et les plus désintéressés.

L'idée du beau est accessible à toutes les intelligences. Pour le plus grand nombre, s'élever jusqu'à la science est impossible ; les observations délicates et patientes, les spéculations abstraites sont le propre de quelques natures privilégiées. Aucune âme si déshéritée, si ensevelie, qui ne

puisse discerner le beau, qui ne tressaille, mise en face de lui.

Ajoutez que l'idée du beau tient par un lien très étroit aux plus grandes, aux plus grandes, aux plus hautes idées, à l'idée de vrai, de bien, d'ordre, d'harmonie, de perfection. Ajoutez que, seule entre toutes, elle s'adresse à tout l'homme à la fois, aux sens, à l'esprit et au cœur, au corps et à l'âme. Le vrai, alors même qu'il a été trouvé à l'aide des sens, ne parle qu'à l'intelligence : il est abstrait de sa nature, il ne respicte pas à travers une forme sensible. Le bien ne parle qu'à la volonté : encore lui tient-il souvent un austère langage, langage toujours noble, il est vrai, mais plus d'une fois dur à entendre et d'une rigueur impitoyable à la pauvre sensibilité. Car le bien, c'est souvent le devoir, et le devoir, qui ne l'a éprouvé en lui-même ? c'est presque toujours le sacrifice. Tout cela lui enlève, à nos yeux du moins, une partie de son prix et de son éclat. Au contraire, la contemplation du beau n'a que des charmes ; elle ne sait que délasser, reposer, réjouir.

Ne craignez point qu'elle vienne émousser la pointe de l'intelligence, énerver la force de la volonté. Sans doute, le beau soumet l'âme à l'attrait d'un plaisir vice-ment senti, et le plaisir, alors même qu'il coule d'une source pure, peut dégénérer en tentation. Mais ce danger n'est point inhérent à la chose, tant s'en faut ; au contraire, selon la remarque d'un penseur, " le plaisir qu'on trouve à ce qui est beau, ou touchant, ou sublime, fortifie nos sentiments moraux, comme le plaisir qu'on trouve à la bienfaisance, à l'amour, favorise ces inclinations. " Quand le beau vient joindre son éclat séduisant au vrai et au bien, l'un et l'autre ne gagnent-ils pas plus aisément, plus sûrement notre cœur ?

Les âmes grossières, dénuées à la fois d'éducation morale et d'éducation esthétique, reçoivent immédiatement la loi de l'appétit et n'agissent que selon le bon plaisir de leurs sens. Les âmes morales, mais à qui manque la culture esthétique, reçoivent immédiatement la loi de la raison, et c'est uniquement par égard pour le devoir qu'elles triomphent de la tentation. Dans les âmes esthétiquement épurées, il y a de plus un autre mobile, une autre force, qui plus d'une fois supplée à la vertu quand la vertu est absente, et qui la rend plus facile quand on la possède. Ce mobile, c'est le goût. Le goût exige de nous de la modération et de la dignité ; il a horreur de tout ce qui est anguleux, dur et violent. . . . Ecouter la voix de la raison jusque parmi les tempêtes de la sensibilité, et savoir imposer des bornes à la nature jusque dans ses explosions les plus brutales, c'est, comme chacun sait, ce qu'exige déjà le bon ton, lequel n'est autre chose qu'une loi esthétique ; c'est ce qu'il exige de tout homme civilisé. Eh bien ! cette contrainte que s'impose l'homme civilisé dans l'expression de ses sentiments lui confère déjà un certain degré d'autorité sur eux. . . . Or, ce qui rompt la violence des mouvements affectifs ne produit encore, je le veux bien, aucune vertu. . . . Mais cela trace au moins la voie à la volonté pour se tourner du côté de la vertu. . . . Toutes ces inclinations matérielles et ces appétits brutaux qui souvent s'opposent à la pratique du bien avec tant d'opiniâtreté, et de fougue, le goût esthétique en a débarrassé notre âme ; et à leur place il a semé en nous des inclinations plus nobles et plus douces qui se rapportent à l'ordre, à l'harmonie, à la perfection ; et bien que ces inclinations, par elles-mêmes, ne soient point des vertus, elles ont au moins quelque chose de commun avec la vertu : c'est leur objet. Ainsi désormais, si c'est l'appétit qui parle, il aura à subir un contrôle rigoureux par devant le sens du beau ; et si c'est la raison qui parle et qui nous commande les choses conformes à l'ordre, à l'harmonie, à la perfection, non seulement elle ne rencontrera plus l'adversaire du côté de l'inclination, mais elle y trouvera le concours le plus actif.

II. La science qui étudie le beau a reçu de Baumgarten le nom d'esthétique, sentir, parce que le beau excite en notre âme des sentiments vifs et profonds et qu'il semble plus facile de le sentir que d'en pénétrer l'intime essence. Pour cette raison, quelques auteurs ont cru pouvoir appeler l'esthétique " la philosophie du sentiment " ; dénomination qu'il ne faudrait point prendre trop à la lettre, de peur de tomber dans l'erreur, malheureusement trop commune,

qui ne voit guère dans le beau qu'une affaire de sentiment et de goût plus ou moins arbitraire. Le beau, en effet, nous le montrerons jusqu'à l'évidence, n'est ni moins objectif ni moins absolu que le vrai ou le bien, et l'esthétique a ses principes, ses procédés et ses conclusions, à peu près comme les autres sciences.

Cependant Platon n'avait pas tort : " Le beau est difficile ". Le P. André a dit dans le même sens : " Je ne sais pas par quelle fatalité il arrive que les choses dont on parle le plus, parmi les hommes, sont ordinairement celles qu'on connaît le moins. Telle est, entre mille autres, la matière que j'entreprends de traiter. C'est le beau. "

Cette difficulté tient à plus d'une cause. D'abord, l'idée du beau se trouve intimement unie et comme mêlée à plusieurs autres grandes idées dont l'analyse est malaisée. Ensuite, elle est très complexe, et les nombreux éléments qu'elle enveloppe demandent, pour être bien distingués et bien définis, beaucoup de soin et de précision. Certains auteurs vont plus loin : à leurs yeux, l'idée du beau est si subtile, si délicate, qu'elle refuse le froid toucher de la science, et que vouloir la soumettre à l'analyse, c'est du même coup la priver de son parfum et de sa magie.

De tels scrupules nous paraissent sans objet, ou du moins singulièrement exagérés. Et, s'il faut dire notre pensée tout entière, la question du beau, comme celle du vrai et du bien, trouve dans les principes de saint Thomas une très scientifique et très heureuse solution.

III. Mais voilà justement où nous devenons étranges : traiter l'esthétique à l'aide de la philosophie et la placer sous le patronage de saint Thomas, quelle tentative et quel rêve !

Eh bien ! l'audacieuse tentative n'a rien au fond que de très raisonnable ; car si l'on accorde à l'idée du beau, ainsi qu'aux autres idées générales, un objet nécessaire et absolu, une immuable essence, il appartient à la métaphysique d'en connaître, d'en expliquer la nature et les éléments. Si elle fait en nous son apparition d'une façon plutôt que d'une autre, qu'elle excite en notre âme un sentiment profond et délicat, d'une nature à part, et qu'à ce double titre, elle soit un phénomène psychologique, la psychologie devra étudier son origine et décrire ses caractères.

Mais il y a une autre objection. On nous dit que le moyen âge est resté froid à tout ce qui touche au domaine de l'idéal, et que les austères principes de l'école thomiste, bons en logique tant qu'on voudra, ne sauraient ouvrir à l'esthétique aucun horizon. Comment, cela ? Le moyen âge n'est-il pas été l'époque de la foi la plus vive, la plus chaude, et la foi chrétienne ne contient-elle pas dans ses dogmes la plus pure substance de l'idéal ? Le XIIIe siècle, auquel nous nous glorifions de demander notre lumière en philosophie, n'est-il pas vu s'élever nos plus magnifiques cathédrales ? Ne s'est-il pas trouvé alors, surtout dans la pieuse famille de ce François d'Assise, des âmes très richement douées pour la poésie ? Et n'est-ce pas alors que l'immortel Dante a écrit sa *Divine Comédie*, toute pleine de la philosophie de l'angélique Docteur ?

Loins de nous de contester aux modernes les titres réels qu'ils peuvent avoir dans la science du beau. Plusieurs d'entre eux, Kant, Schiller, Hegel, en Allemagne ; Jouffroy, Lévy, Ch. Blanc, en France, ont fait sur l'esthétique des considérations intéressantes, remarquables même, dont, au besoin, nous aurons nous inspirer. Mais on ne fait pas injure aux premiers en disant que leur esthétique, étroitement liée à leur philosophie repose tout entière sur un fondement idéal et subjectif, et qu'elle s'inquiète assez peu de se mettre d'accord avec le monde de la réalité et du sens. Quant aux seconds, les conceptions métaphysiques et psychologiques sur lesquelles ils ont appuyé leurs raisonnements sur le beau ne leur ont pas permis d'aller assez au fond des choses, et les ont même induits en plus d'une erreur regrettable.

Pour saint Thomas, nous en convenons sans peine, il n'a point donné aux problèmes de l'esthétique les développements profonds dont il a enrichi la logique, la métaphysique et la morale. Mais il s'en faut bien qu'il ait méconnu ou laissé passer inaperçue l'idée du beau ; il y revient au contraire à plusieurs reprises dans ses différents ouvrages, et chaque fois c'est pour laisser tomber une de ces paroles qui